

Concours de Nouvelles de la Ville du Havre 2018 – 8^{ème} édition

Catégorie Francophone

1^{er} prix

Rubéfaction

Elle était revenue, fidèle au rendez-vous... l'hydre des nuits d'insomnie... ce monstre dont les interminables heures repoussent aussitôt qu'on les abat, plus longues encore, et que l'on vainc uniquement en cessant de combattre...

À force, on se connaissait bien elle et moi. On avait nos rituels. Dès que je ressentais sa présence, je commençais toujours par l'ignorer quelque temps, en restant couché dans mon lit sans bouger, l'air de rien. Alors elle rôdait dans le noir, tout autour de moi, humait, éprouvait, tâtonnait... Et parfois renonçait. Mais la plupart du temps mon immobilité ne la trompait pas. Et devant son insistance je finissais par me lever, puis par m'asseoir près de la seule fenêtre de la chambre, pour fumer et lui tenir compagnie...

Comme les volets de la pièce étaient trop courts d'une vingtaine de centimètres, toutes les lueurs de la rue s'invitaient dans la pièce, divisées par les croisillons en petits carrés réguliers. Ça projetait sur le plafond un tas de formes onduyantes. Chacune avait son rythme ; il y avait le passage express des gyrophares, qui déboulaient tout schuss et zébraient la pièce de leur bleu cathodique ; il y avait aussi la tranquille et inexorable alternance des feux de circulation, qui ne se lassaient jamais de mixtionner leurs couleurs primaires ; il y avait enfin la course météorique des phares de voiture – boules de soie blanche presque imperceptibles d'abord, et qui se tuméfiaient ensuite jusqu'à éclater sur le mur opposé.

Aujourd'hui cependant, et malgré un tabagisme très actif, le spectacle ne me rassasiait pas. C'était quelque chose de plus que l'insomnie domestique familière, celle qui venait laper l'écuelle des quelques contrariétés du jour, et repartait une à deux heures plus tard, quitte à revenir la nuit suivante...

C'était cette fois une insomnie plus sauvage, plus hargneuse. Les petits tracas ordinaires avaient, dans leur chute, entraîné de plus gros, et de proche en proche on en était arrivé aux grandes

questions existentielles, aux remises en question telluriques, à l'éboulement de toutes les certitudes...

En fait, ça n'allait pas du tout. Je ne me sentais à la hauteur de rien, en dessous de tout et de tous. Ce n'était pas seulement le sommeil qui fuyait, c'était l'espoir, c'était la joie et la force...

À mes pieds, la chemise que j'avais portée la veille était étalée, comme une méduse sur la grève, à jamais incapable de faire le petit mètre la séparant du panier à linge sale. Elle sentait encore la sueur, ma sueur âcre de serveur ayant passé sa journée à pouloper, d'une table l'autre, sans discontinuer. La restauration c'est comme le cirque, les applaudissements en moins. On jongle, on danse, on fait le beau ; on sourit, chante, caracole ; tout ça sans se dédoubler mais en recevant les quolibets de la foule sur scène et les coups de fouet de Monsieur Loyal – le patron bien sûr, madame Rallieut dans mon cas – en coulisses.

Je n'en pouvais plus de ce boulot. Je n'en pouvais plus d'être l'esclave de bourgeoises désœuvrées - c'est toujours l'essentiel de la clientèle dans les établissements où le plaisir est le but et l'homme le moyen, de leurs moindres désirs, de devoir bouffer leurs humeurs – et avec appétit encore, de devoir lustre leur ego, nettoyer leur crasse... Je n'en pouvais plus de devoir satisfaire les exigences de ce démon du confort, commun à tous les riches, qui les tourmente sans cesse. Je sais qu'il ne paraît pas bien redoutable comme ça, cet esprit malfaisant. Et pourtant il est des plus coriaces... Il est même si tyrannique qu'il dicte chacune de leurs paroles et chacun de leurs gestes. Ainsi, même devant un plat parfaitement assaisonné, il leur faudra demander du diamant de sel rose de l'Himalaya, du poivre du Timut, ou de la fève de Tonka moulue. Il leur faudra également du pain même après le dessert, de la chaleur en été, des fraises en hiver... Par principe. Pour sentir et faire sentir que le monde est à leur bottine.

J'allumais ma cinquième cigarette lorsque Béline exhala un soupir, mais sans se réveiller. Béline c'est ma petite amie. Elle avait le sommeil tellement lourd que je ne cherchais plus à être discret. Elle n'avait pas que le sommeil de lourd d'ailleurs ; les traits aussi, sans parler de l'esprit... Elle avait toujours été de bois, d'un bois dense, noir, impossible à travailler. J'en étais à me demander, tandis qu'elle dormait glouonnement, comme une bête, si je n'avais jamais partagé autre chose avec elle que mon appartement. Et en même temps c'était ça qui depuis le début me fascinait fasciné chez elle. Ce détachement dont j'étais incapable. Cette insensibilité absolue, cette absence de sentiment, cette scrupuleuse imperméabilité. Fidèle à elle-même, c'est-à-dire traître à tous les autres, elle fendait la vie comme un brise-glace, sans se soucier d'autre chose que de sa propre marche, sans dévier, sans faillir.

D'une certaine façon, ça m'a rassuré de savoir qu'elle me trompait. C'était humiliant bien sûr, mais cela prouvait qu'elle était capable de ressentir quelque chose, de frémir, d'éprouver... En fait, il s'agissait uniquement d'orgueil. Sa froideur intriguait et lui assurait bien souvent le succès, un succès qu'elle avait d'abord estimé flatteur, puis assez naturel, et désormais exigible partout et à tout instant. Un succès de courte durée cependant, car lorsque son attitude de chien de garde se révélait ne protéger aucun trésor de valeur, mais simplement sa niche puante d'amour-propre, pleine d'elle-même et donc désespérément vide, tous ses adorateurs opéraient immédiatement un repli stratégique avant de disparaître. Je crois qu'elle mettait leur célérité, aussi grande pour la conquérir que pour l'abandonner, sur le compte de l'inconstance masculine. Certains membres de son *amantèle* revenaient vers elle pourtant, ici ou là... Parce que leur régulière les avait jetés, ou qu'elle avait ses règles... Ou encore pour que Béline absorbe les petites perversités que ces hommes ne pouvaient pas épancher dans leurs vies quotidiennes – respectant ou craignant trop leur partenaire officielle pour cela. Elle acceptait beaucoup de choses, se déplaçait à domicile... On comprenait donc aisément pourquoi ils gardaient son numéro de téléphone. Elle en revanche, je ne voyais pas pourquoi elle acceptait tout cela... Pour s'honorer d'être l'égout par lequel les hommes déversent leurs fantasmes les plus noirs, peut-être... Pour faire partie des initiés admis à fréquenter les catacombes du désir, là où rien n'est interdit et où peu de gens osent pénétrer, bien conscients qu'on n'en sort jamais indemnes... Ou simplement pour se distraire... Je n'avais jamais réussi à le déterminer. Ce que j'avais très bien déterminé en revanche, c'est que moi je n'y gagnais rien du tout, et même j'y perdais. Mais je la gardais chez moi, par lâcheté pure et simple. Pour que quelqu'un m'attende, même sans impatience ; pour échanger, même des platitudes ; pour faire l'amour enfin, même sans enthousiasme...

Nouvelle cigarette. Plus la peine de les compter, sauf à s'assurer de ne pas être à court avant l'ouverture des bureaux de tabac le lendemain matin. Dire qu'en exceptant ma mère, je n'avais personne pour m'engueuler et me dire d'arrêter, ou au moins de freiner. Béline était bien trop heureuse de pouvoir m'en piquer, tout comme mes amis. Enfin quand je dis amis, je me trompe. Je devrais dire potes, et même je devrais accoler "de comptoir". Car des vrais amis je n'en avais plus depuis que Marc, mon grand camarade du collège, s'était engagé dans la Marine. Longtemps il m'avait envoyé des cartes postales de ses escales. J'en avais assez pour faire en mosaïque au moins trois planisphères. Ça avait fini par se raréfier, puis par se tarir. Je ne lui en voulais aucunement. Il n'avait plus de famille par ici, et il s'était rempoté quelque part sous les tropiques, avec femme, enfants et paillote, après dix ans sous les drapeaux... Il m'avait d'ailleurs très gentiment envoyé son adresse pour que je passe le voir. Mais ce n'est pas le genre de voyage qui s'improvise ; il faut une

volonté de fer pour économiser, mois après mois, l'argent nécessaire. Et je n'ai jamais possédé une telle volonté.

J'avais moi-même pensé à me faire matelot. L'armée reste le meilleur moyen de devenir fonctionnaire sans le moindre diplôme. Et puis on voyage... Je n'avais d'ailleurs pas fait qu'y penser ; j'avais passé des tests au fort de Vincennes. Trois jours à se faire disséquer, palper, scanner... Et j'avais été pris. Mais j'avais finalement décliné, ayant jugé l'armée indigne de moi... Trois jours peuvent paraître bien courts pour affirmer une telle chose. Pourtant, elles m'ont paru infernalement longues ces soixante-douze heures, et m'ont dégouté à tout jamais du métier des armes. En journée, il avait fallu subir d'interminables attentes en file indienne pour le moindre papier à signer et les gueulantes des sous-officiers ; mais ce n'était finalement pas beaucoup plus oppressant qu'un centre commercial en période de soldes. C'était même à peu près supportable. Ce qui ne l'était pas du tout, c'étaient les soirées et les nuits. Vers dix-neuf heures on avait mangé, et étions libres jusqu'au lendemain matin, six heures. Une liberté bien inutile, et même encombrante. Les secondes semblaient suppurer de l'horloge, une à une et très lentement, visqueuses, collantes ; formant – mais avec une extrême difficulté et de fort mauvaise grâce - une toute petite heure de rien du tout, estropiée, sans âme ; qu'on ne pouvait par conséquent même pas s'enorgueillir d'avoir vaincue et qui faisait grandement craindre la suivante. Sans télévision, sans internet, sans amis, sans famille, sans rien de ce qui sert ordinairement à tuer le temps, on réalise combien on est embarrassé d'être soi-même, comme on sait si peu se souffrir, comme enfin il faut sans cesse occuper son esprit pour qu'il ne se dévore pas lui-même... Je me revois encore, étendu sur ce lit grinçant, chaviré par les ronflements de mes camarades qui s'élevaient et s'abaissaient alentour comme une monstrueuse houle sonore ; n'osant pas bouger pourtant, de peur de les déranger.

Je crois que fut là ma première véritable insomnie. Oui, c'est à partir de cet épisode que mon sommeil est devenu timide et capricieux. Comme si avoir invoqué sa venue au milieu d'étrangers l'avait rendu méfiant. Et je n'avais plus jamais regagné sa pleine confiance... Ces trois jours m'avaient cependant au moins permis de comprendre que je n'étais pas fait pour ce genre de vie dépouillée, pleine d'une solitude jamais solitaire ; et j'ai préféré retourner sur les autoroutes du tout-venant, sur les grands sentiers de transhumance balisés par les petits ennuis d'argent, de loyer et de cœur, que la plupart des gens ne quittent jamais, si ce n'est pour mourir. Oui, c'est bien cette voie que j'empruntais depuis lors.

Oh bien sûr j'exagère. Il y a toujours quelques flaques ici ou là qui permettent d'étancher sa soif... Quelques jours de vacances au soleil... Un héritage imprévu... L'illusion de l'amour... Mais ça ne résout rien en profondeur. Ce ne sont que des amuse-gueules... des dérivatifs... des œillères... Ah, si

au moins la vie était laide ! On trouve de la noblesse, et même de la beauté à la laideur... Mais la vie est seulement fade.

Il ne me restait qu'une seule solution ; le grand dalot où tous les paumés virils et romantiques de la terre s'écoulaient depuis deux siècles : la Légion étrangère. C'est quarante ans la limite d'âge pour y entrer, paraît-il. Bon, c'était assez audacieux comme projet. La sélection physique est très dure, et je ne m'étais pas guéri de mon allergie à la collectivité. Mais j'avais vieilli ; et là, seul dans le noir, à l'embouchure de la nuit qui déjà mêlait ses eaux obscures à celles, beaucoup plus claires, du jour naissant ; je me sentais la volonté de grimper douze Himalaya. Je m'imaginai déjà marcher dans les rues pour rejoindre la caserne, en regardant les passants, les voitures et les jolies filles... les jolies filles surtout... Je m'imaginai déjà les regarder sans les voir, depuis une incommensurable distance, les ayant quittés sans retour possible... Je les laissais se noyer dans leur océan de compromissions, patauger dans la mangrove de leur quotidien, et je partais loin, très loin ; sans aucune tendresse à l'horizon, rien que la vérité froide et hostile de l'exil...

Après tout ce serait ma première grande folie ! J'avais bien sûr fait quelques excès dans ma vie ; en amour, en psychotropes... Comme tout le monde... Mais c'était de la merde tout ça... à peine de la jouissance animale... Simplement le plaisir masochiste et infantile de s'abandonner... Il ne m'en restait rien d'autre qu'un souffle court, une peau terne et une sensibilité émoussée. Là il s'agissait d'une vraie folie. Une folie à raconter à ses petits-enfants. Une folie à contempler avec fierté. Une folie à conserver comme un secret d'initié sans autre initié que soi-même, une marque de distinction que personne ne distinguerait, quelque chose d'occulte, une pensée qui luit et ronronne dès qu'on la caresse...

Oui décidément c'était la chose à faire... Demain je quitterai mon travail, en disant à la patronne tout ce que je pensais d'elle. Je ne me mettrai même pas en colère. Je la planterai tout simplement. Sans claquer la porte, mais en la fermant bien soigneusement. Et je resterai insensible à ses probables menaces et autres supplications de rester, au moins pour la journée. Je me barrerai. Ensuite j'irai me promener, comme je ne l'ai plus fait depuis le collège, c'est-à-dire en voguant au gré de mes désirs, au bord de la mer peut-être ? Et puis j'irai au restaurant, en prenant bien mon temps pour choisir les plats, sans avoir l'angoisse de devoir retourner au boulot à temps, et même sans regarder les prix ! Ensuite j'irai voir ma mère, et je pourrai enfin lui parler sans arrière-pensée, sans chercher de faux-semblant pour lui demander un service ou de l'argent, ni pour lui apprendre une mauvaise nouvelle ou pour trouver du réconfort... Juste pour lui dire que je me prenais enfin en main, et fermement encore. Qu'elle n'aurait plus à se soucier de moi. Ensuite j'irai au café, prendre un demi en plein après-midi, à l'heure des étudiants et des rentiers. Enfin je rentrerai chez moi, je viderai

l'appartement de mes affaires et je préviendrai Béline ainsi que mon propriétaire, et de la même manière froide et polie, que je leur donnais mon congé et que, dans un mois, le logement serait vacant. Cela leur laisserait un mois pour se retourner, ce en quoi ils étaient tous les deux experts, quoique d'une façon différente. Je dormirai chez mon frère pendant quelque temps. On s'entend bien tous les deux ! Avec mon solde de tout compte et ce que j'étais parvenu à mettre un peu de côté, je devrais pouvoir tenir trois mois. Trois mois d'entraînement intensif, ça vous transforme un homme. Bien sûr, en cas d'échec, je n'aurai plus rien... Mais c'est justement pour ça que je ne pourrai pas échouer, que je n'échouerai pas. Et puis, au pire du pire, il me resterait toujours le suicide ; cette noble révérence, cette authentique politesse du désespoir. La chose dont j'étais sûr après cette nuit, c'est que plus rien ne pouvait durer ainsi.

J'ai fumé une dernière cigarette, en philosophe ; c'est-à-dire en savourant chaque bouffée... C'est si bon la certitude. Je la sentais, dans mon cerveau amolli par la fatigue, étendre ses racines, prospérer, fleurir... Elle délogeait les difficultés, exilait les doutes. Elle prenait déjà toute la place. Je me suis couché avec elle, en la caressant. Je me suis couché pour la forme : il ne restait plus qu'une demi-heure avant que le réveil ne sonne.



Quand j'ai émergé, il s'agitait en vain depuis déjà trois quarts d'heure. J'ai donc bondi hors du lit, me suis habillé en vitesse, j'ai embrassé Béline, lui ai dit que je l'aimais sans qu'elle m'entende, et j'ai couru jusqu'au boulot. Heureusement, je n'avais que cinq minutes de retard, et madame Rallieut a très gentiment fini - après m'avoir consciencieusement incendié - par accepter mes plus plates excuses. Comme toujours.

2^{ème} prix

Un corps à porter

-Ça y est, tu crois que c'est le bout du monde ?

-Je crois rien du tout.

Au loin, une étendue, une mer bloc, une mer salée qui fait bloc. Les panneaux s'arrêtaient ici, nets, plantés d'un coup de maillet dans le sable mouillé.

-Il avance en même temps que nous.

-On fait une pause ?

Elio hochait la tête en relâchant les sacs de ses épaules meurtries. Il vérifia l'état du sol avant de s'asseoir. Devant lui, Raed l'imita sans le voir. Sa nuque était tapée par le jour, trop rouge pour être touchée. Ses cheveux avaient beaucoup poussé, pas ceux d'Elio. Il enleva son chèche et caressa son crâne presque nu. Autour de lui, un amas de choses trop lourdes à porter : des vêtements froissés, des bouteilles quasiment vides, des livres jamais finis. Et là, au fond de sa sacoche en cuir, des souvenirs de papiers pliés et repliés dans le mauvais sens. Ces éraflures du temps d'avant, restées au plus profond. Raed se retourna au bruit d'un claquement. Son compagnon tenait une petite boîte ouverte au creux des mains.

-Tu devrais t'en débarrasser, faire sans, pour une fois, soupira Raed.

-C'est trop dur.

Sous les yeux de Raed, Elio prit délicatement entre ses doigts le contenu de la boîte ; une baie parmi tant d'autres. Il l'observa à la lumière en clignant d'un œil. Brillante, nacrée, colorée : attractive. Le bout du monde, son but, sa délivrance à portée de bouche. Il hésitait. Il avait cédé pendant des années ; une noyade invisible dans le réconfort, dans la facilité du geste. Mais on le soutenait. Ils étaient deux. Deux hommes, prêts à déterrer des stigmates acides pour les broyer aux revers des poings. Et il ne voulait pas d'un visage déformé par la déception, d'un jugement profond, d'un miroir de honte. Alors, il referma la boîte sur le leurre d'un voyage sans périples, sans errances. Il se leva en classant ses affaires ; les sacs sur les bonnes épaules, les étoffes sur les bons centimètres de peau.

Raed était soulagé, mais n'y faisait rien. C'était l'observateur, le gardien, le maillon de la chaîne brisée. Il encaissait et soufflait aux bons moments. Il avait les bras nus, sans attaches ni bagages. Il pouvait marcher en tête, faire face au dur du vent, se retourner pour attendre, se précipiter pour soutenir. Car aux prémisses, Elio s'affaissait sous le poids de ses atours, et n'attendait

plus d'allié.

-Je porte, disait Elio.

-Je veux porter aussi.

Raed prenait alors quelques babioles qu'il attachait par de fines cordelettes sur son dos. Elles finissaient par glisser jusqu'à traîner par terre en roulant dans le sable. Il ne les attrapait pas, il les laissait se détacher pour les perdre de vue. Et quand Elio ne regardait pas, il leur mettait un coup de talon pour les enfoncer dans le sol.

Une fois prêts, ils prirent une nouvelle fois la route. Là, c'était du sel sous leurs pieds. Du sel dense aux reflets d'ocre qui laisse tacher les vêtements et qui ne peut rien cacher. Le vent soufflait sec, ça grattait entre les mailles, entre les plis des étoles. Ils avançaient avec le cœur qui déborde et la tête sans repères. La marche était cadencée au rythme d'une marionnette désarticulée, mais ils progressaient. Ils s'étouffaient parfois de l'horizon fuyant, mais ils approchaient.

Atmosphère aride, respiration difficile, chaleur qui tape. Elio s'en protégeait avec des couches de tissus, avec des regards amoureux. Raed inspirait bien et regardait sans chapes. Vues d'en haut, leurs empreintes se croisaient, se faisaient face. Elles s'effaçaient en fil de route. Le chemin parcouru était parsemé de bric-à-brac délestés de leur corps ; des choses qui s'étaient accrochées et qui n'avaient pas laissé de cicatrices. Mais il restait encore des amas caustiques difficiles à brûler. Combien de temps pour enfin tout balayer, pour écraser la plus petite particule coincée à l'intérieur de l'automate ?

Raed s'arrêta au loin sans se retourner. Étaient-ils enfin arrivés ? Elio se précipita pour le rejoindre. En courant, des paquets se délestèrent de son corps et tombèrent à plat dans la poussière. L'étoffe qui lui serrait la gorge se dégagea et s'envola vers l'arrière.

Et là, ils étaient au bout, les quatre pieds au bord du vide. Raed prit les

mains d'Elio et lui retira sa besace, le tout dernier sac.

-T'en as plus besoin.

Il la jeta dans le gouffre. Le petit bout de cuir s'effaça dans un son liquide. Devant eux se profilait une mer d'eau douce aux reflets sages et aux vagues silencieuses. L'horizon courrait toujours mais le périple s'arrêtait là.

Face à face sur l'oreiller, Raed regardait son amant. Il s'était endormi. Ils parlaient depuis des heures, chaque nuit ; comme des enfants qui se racontent des histoires de quêtes, et de sauvetages de princesses.

-Bonne nuit, chuchota Raed.

Et il éteignit la lampe sur la table basse.

3^{ème} prix

Insomnie 2.0

(ne souhaite pas être publié)

Encouragement spécial du jury

Un Moment Parfait

Giselle gisait au lit, avec son mari. Comme d'habitude, depuis qu'elle avait eu 60 ans, Giselle se levait vers cinq heures après une nuit difficile. En un mouvement juvénile, elle se retrouva assise sur le lit, les pieds en dehors. Elle se leva totalement du lit, non sans grandes difficultés. Sa tunique était blanche et ne laisse presque rien transparaître des ruines qui, autrefois, devaient être un sublime palace au désir et au plaisir. Aujourd'hui, il ne restait rien d'autre que les marques du temps.

Avant de quitter la chambre, Giselle jeta un regard à son mari : non il n'a toujours pas bougé, pensa-t-elle. Cela faisait cinq jours que son mari restait là, sans bouger, manger où dormir, les yeux grands ouverts et ne disait mot « Tu ne veux rien manger ?

- ...

- Bon, je vais faire du café, descends si tu en as envie ... Il faut que tu dormes tu sais, ça fait cinq jours que tu regardes le plafond... »

Giselle jouta avec chacune des marches de son escalier afin d'éviter la chute. Arrivée en bas, elle remarqua quelqu'un qui sirotait un café, avec la tasse de son mari. Elle sentit tout le long de son dos, un frisson paradoxal : celui du dégoût et de l'amour. Elle connaissait très bien ce dos, elle y avait planté ses griffes, embrassé ses surfaces, caressé ses courbes, elle connaissait ce dos qu'elle n'avait pas vu depuis plus de cinquante ans, elle y était mariée. « Fernand ? Mais tu... tu devrais essayer de dormir avant de bouger, ça fait tout de même cinq jours que tu ne dors pas, tu veux que je te prépare quelque chose, que tu es beau mon Fernand, ça me rappelle la jeunesse... », en disant tout cela, elle s'activait à faire mille choses à la fois. Sans doute plus que ce que son vieux corps ne permettait de supporter, puisqu'elle s'essouffla très vite. « Giselle, résonna la voix de son mari, ce n'est pas Fernand. Fernand est mort. Je suis venu le chercher, seulement je ne peux pas partir tant que tu ne lui as pas fermé les yeux.

- Pourquoi veux-tu, partir mon, Fernand ?, maintenant, que, tu es, réveillé ? Tiens, je t'ai pris, les journaux des, quatre, derniers, jours, voilà pour toi » En disant tout cela, et essayant de reprendre son souffle, elle apporta une pile de journaux que l'homme balaya d'un revers de la main « Je ne veux pas les journaux, je veux que tu ailles fermer les yeux du cadavre qui est là-haut !

- Mais... je... pourquoi veux-tu partir mon Fernand ? Pourquoi partirais-tu sans moi ..? » Elle se mit à pleurer et enlaça l'homme. À son contact, elle sentit son corps se réchauffer, brûler de désir, de douleur, d'amour, et de haine. Elle sentit la vie choir.

Gisait dans son lit, avec son mari. Elle n'arrivait pas à bouger. Elle remarqua seulement qu'il devait être six heures du matin, à en juger par la lumière qui perçait les persiennes. Elle sentit également que sa main était accrochée à quelque chose de froid, une autre main.

PREMIER ANGELOT

Il pleut...

DEUXIÈME ANGELOT

Le ciel est bleu...

TROISIÈME ANGELOT

Il y a du vent, mais...

QUATRIÈME ANGELOT

Rien n'y paraît...

CINQUIÈME ANGELOT

C'est un moment parfait,
Nous n'oublierons jamais

Encouragement spécial du jury

L'émotion inconnue

« Prochain arrêt : Airport Road Metro Station, La porte s'ouvrira sur la gauche. »

On entend le son des rails et quelques personnes qui parlent du « Padmaavat » le nouveau film de Deepika Padukone ou quelqu'un qui porte les écouteurs. On sent la sueur et la fatigue. Sur le siège spécialement conçu pour les femmes enceintes et les personnes âgées, il y a un homme qui est en train de dormir, la respiration lourde, le visage calme, le col de la chemise sale, une cravate mal faite, les mains abandonnées comme sans vie, bougeant au rythme de la respiration et un sac entre ses jambes. À un moment, son portable sonne. Une fois, deux fois, trois fois et quatre fois, mais l'homme ne bouge pas.

« Prochain arrêt : Delhi Market, La porte s'ouvrira sur la gauche. »

Quelques personnes sortent et quelques-uns entrent. Deepak ne bouge pas.

« Prochain arrêt : Vidhan Sabha Metro Station, La porte s'ouvrira sur la gauche. »

En entendant l'annonce, l'homme se réveille, se frotte le visage et se lève comme une habitude et sort du métro. Il prend son portable et il y a quatre messages, un de sa femme et les autres d'inconnus. Soudain, il s'arrête et lit les messages.

« 1^{ère} : Monsieur Deepak Sharma, Nous sommes désolés de vous dire que vous n'avez pas réussi l'entretien. »

« 2^{ème} : Monsieur Sharma, C'est avec regret que nous vous informons qu'il n'y a plus de place dans notre entreprise. »

Deepak soupire profondément.

« 3^{ème} : Monsieur, Nous vous remercions pour votre motivation, mais nous ne recrutons pas maintenant ... »

Il ne lit pas le reste.

« 4^{ème} : Chérie, C'est urgent. Ma maman m'a appelée et papa est très malade. Je dois y aller. Donc, j'ai laissé Dino avec Mrs. Kumar, notre voisin. Tu dois t'occuper de Dino cette nuit car je reviens demain, stp. Love »

Il éteint son portable tout en traînant ses jambes.

« Hhhuuuuu. »

Deepak sonne à la maison du voisin, arrange sa cravate et fait un grand sourire. Après quelques instants, une dame d'à peu près 50ans ouvre la porte et une bouffée de riz et de curry arrive à ses narines.

« Je suis désolé de vous déranger. Dino est endormi ? »

Mrs. Kumar agite sa main.

« Non, pas du tout. Dans les moments cruciaux, on doit s'entraider non ! En plus Dino est très gentil. Tu veux un verre d'eau ? Entre. »

« Ah, Non. Merci. C'est trop tard. Mr. Kumar sera dérangé. »

« Lui, il est déjà dans ses rêves. Tu n'entends pas les ronflements ? Hehe. Attends, j'amène Dino. » dit Mrs. Kumar malicieusement.

Deepak soupire profondément et relâche ses épaules. C'était pour un instant et il fait un grand sourire encore pour Mrs Kumar avec Dino dans ses bras, endormi paisiblement.

Deepak rentre dans sa maison avec Dino endormi. Il met la clé sur la table, faire un tour de la cuisine ou sa femme a préparé le dîner et une note.

« 1. *Baby food* dans le placard au-dessus d'évier, à donner toutes les 4 heures.
2. *changer la couche de temps en temps.*
Je reviens demain. Bisous <3. »

Deepak essaye de mettre Dino dans le berceau prudemment et chantonnant en se rappelant comment sa femme le fait. Il va se laver.

Le silence retombe sur la maison. On n'entend que la douche.

Deepak est dans son pyjama de Mickey Mouse, il porte ses lunettes et il regarde son ordinateur, ses yeux sont fixés sur l'écran comme devant un film. Il se met debout et va vers la cuisine pour quelque chose. Sur l'écran, malheureusement, ce n'était pas un film, mais son CV avec beaucoup d'onglets ouverts. Le page qu'on voit, c'est « cherche un emploi de commerce. » En ce moment, le silence est remplacé par les cris de Dino. Deepak court et met ses lunettes sur la table.

« Mon Dieu, c'est quoi ! Allez, allez je viens ! » s'énerve Deepak.

Deepak prend Dino dans ses bras tout de suite, mais il continue à pleurer. Deepak essaie de chanter une berceuse, malheureusement, il le fait pleurer encore plus fort. C'est presque minuit et il semble que Deepak a été debout depuis une heure. Dino joue avec sa peluche en souriant. Tout est calme, Deepak était sur le canapé, s'endort presque puis Dino recommence à pleurer. Cette fois, ça pourrait être sérieux car il pleurerait plus fort avec difficulté. Deepak est inquiet et il fouille pour trouver son portable. Il appelle quelqu'un.

« Allô ? »

« Maman, tu ne dormais pas ? Je pense que quelque chose ne va pas.... Je ne sais pas quoi faire... il pleure tellement... » dit Deepak avec inquiétude.

« Deepak ! Deepak !!, calme toi, huh ? Qu'est-ce qui se passe ? Parle lentement mon chéri. »

« Dino pleure depuis presque une demi-heure. Je lui chante, je l'ai nourri, mais il pleure encore... Je ne sais vraiment pas. Est-il malade ? L'hôpital est fermé à cette heure. Peut-être, je peux demander Mrs. Kumar à... »

« Deepak ! tu m'entends ! T'as changé sa couche ? »

« Sa couche ? Ma femme l'a fait. »

« Une couche, ce n'est pas permanent ! On doit la changer de temps en temps. Va en chercher une. »

Après l'appel, Deepak cherche une couche. Il met le placard sens dessus dessous pour la trouver. Il la trouve, mais elle semble un peu bizarre. Au lieu de trouver la couche, il a trouvé une serviette hygiénique. Alors, il retourne voir Dino et prend son portable pour rappeler sa mère, mais elle ne répond pas. Alors, il va sur YouTube et il cherche, « *Comment mettre une couche ?* »

En regardant la vidéo, il prend la serviette hygiénique.

« Ce que j'ai, c'est un peu mince et court non ? Bizarre » Il revient dans la chambre et ressort avec une vraie couche, cette fois, plus un sourire bête. Il a réussi.

Tout ce temps, Dino pleure. Deepak s'approche de lui.

« Ah, ah... je suis là. » Il mit Dino sur le lit et lui déshabille.

« Ho, ho... je vois que t'as mangé beaucoup de choses chez Mrs. Kumar. Riz et curry ! Pas étonnant du tout qu'ils aient besoin de se laver et qu'ils dorment tout le temps !... Oh Mon Dieu, c'est lourd. »

Dino sourit et rit tandis que Deepak le soulage.

« Aah, t'es content maintenant ! »

« Ok, c'est l'heure Dino. Je sais que tu n'aimes pas quand papa est fatigué, donc, pour toi, je vais dormir. »

Il garde Dino à côté de lui et éteint la lumière. Dans le noir, on l'entend chanter la même berceuse. Pendant un moment, on a l'impression que la nuit redevient normale.

Mais Deepak se réveille après quelques minutes et sort de la chambre. Il revient. Prend Dino et le met dans le berceau soigneusement.

« Aah... Pourquoi je ne peux pas dormir ? C'est rare qu'il soit endormi et tout soit calme. Oh, sa nourriture, Baby-food ! »

Il sort et il n'y a que le silence dans la chambre.

Deepak est en train de préparer le Baby-food. Il apporte tous les ingrédients avec la note de sa femme.

« *1. Baby food dans le placard au-dessus d'évier, donner toutes les 4 heures.* »

« Ça fait déjà 4 heures. Dépêche-toi Deepak. Dino va se réveiller bientôt »

Il apporte son ordinateur, surtout YouTube et *www.parents.fr*.

Il suit les instructions sur la boîte et prépare le Baby-food. Comme prévu, Dino commence à pleurer et Deepak soupire.

« Ouais... je viens tout de suite... ah la la la.... Brille, brille, petite étoile, je me demande pourquoi tu pleures.... Oh la la... je suis presque là. »

Il apporte le Baby-food en chantant et montre à Dino et essaie de faire des grimaces. Pourtant, Dino pleure encore plus fort.

« Ok, ok... j'arrête. Je ne sais pas comment les femmes font ça et le bébé sourit, c'est un mystère ! »

Deepak essaie de nourrir Dino. Dès que Dino mange, il crie le plus fort et pleure. Deepak est étonné et il cherche. Il verse un peu de baby-food sur sa main...

« Aaa. Mer... c'est trop chaud ! »

Il prend Dino immédiatement dans ses bras...

« Désolé... vraiment... Si c'est trop chaud pour moi, pour toi, ce doit être inimaginable. ! » dit Deepak déplorablement.

Dino, s'assoupit lentement. Deepak tient Dino dans ses bras. Son t-shirt est mouillé, il porte une chaussette et ses pyjamas de Mickey Mouse tombent presque. Son corps est tellement fatigué, mais ses yeux se sont bien réveillés. Il est 3h.

Il est 4h.

Deepak est toujours éveillé. Dino est endormi tranquillement.

Il réessaye de dormir. Il éteint la lumière et s'allonge sur le lit. Ça ne fait même pas 5 minutes, il se lève, allume la lampe de table et ressort de la chambre.

Il revient avec une couche. Il prend Dino et le met sur le lit prudemment.

« Ne vous levez pas, monseigneur. » dit Deepak en souriant.

Il change la couche comme un professionnel cette fois.

« Demain, j'ai les entretiens, mais je ne peux pas dormir ! » soupire-t-il.

« Ma femme s'endort pleine nuit, non ? Haha, comment je sais qui est toujours endormi ! »

Il sort de la chambre avec son ordinateur.

Les mêmes yeux, fixés sur l'écran. Les gens pourraient se méprendre qu'il s'amuse bien. Deepak prend un papier et écrit quelques choses. Ça semble que la liste des entreprises avec qu'il a les entretiens. Ce sont des plus grandes marques. Il met en gras une entreprise : **Coca-Cola India**.

Il est 5h, mais il fait encore nuit.

Deepak se met debout encore et va vers la chambre. Il a fait cet aller-retour plein de fois déjà. Dans la chambre, il le regarde en caressant gentiment. Et il sourit de temps en temps.

Il ressort et continue de travailler. Puis, il range le placard qu'il a mis sens dessus dessous. Et, il revient à la cuisine et quelque chose lui étonne.

Sur la table de manger, le diner est comme il était depuis hier. Sa femme a préparé des lentilles avec du riz et du poulet.

« Aah ! Quel dommage ! »

« Plus je n'avais pas faim du tout, c'est étrange vraiment. »

À ce moment, Dino crie et c'est l'alarme du matin. Deepak va le chercher et revient avec Dino dans ses bras.

« Ah... mon bébé, t'as bien dormi ? Il y a longtemps que je t'ai vu au matin. Quand je sors, tu es toujours endormi non ! Oh ! Quel bel homme es-tu ! »

Il le met dans la poussette. Puis, sur YouTube, il met « Chansons pour les bébés »

« Vois, Papa va préparer ton petit déjeuner en un clic. »

Il prépare les ingrédients et voilà. Avant de le nourrir, il en verse un peu sur sa main.

« Hmm... c'est parfait ! », chante-t-il.

Après avoir nourri Dino, il va se laver.

Deepak se met son trente-et-un. En plus, il s'entraîne devant le miroir.

« Bonjour, Je m'appelle Deepak Sharma. J'ai 32ans. J'ai un Diplôme de Commerce. Je me suis intéressé par votre organisation parce qu'il est le plus réputée pour son service client et ... »

Il parle très naturellement au point qu'il semble avoir beaucoup d'expériences. Il revient vers Dino qui est en train de jouer avec sa peluche.

« Tadaaa... À vos ordres mon Maitre. Vous voulez quelques choses ? »

Dino sourit.

« Vous voulez je continue, mon maitre ? Aujourd'hui, vous avez un rendez-vous avec les princes de... du...le Royaume de Pain et Jus. Et après... »

Dino rit et rit et rit.

Il est 8h30. Deepak reçoit un texto.

« *Chérie, Je serai là dans un instant. Tu peux aller pour ton travail, tu es en retard non ?* »

Il lit mais ne réponds pas.

« Mais, j'ai le rendez-vous le plus important avec mon Maitre, n'est-ce pas ! » dit Deepak joyeusement.

Il s'assoit à côté de la poussette.

« J'ai appris plein de choses sur toi en une nuit. Dans une semaine, on peut devenir *Best Buddies*, mon Maitre. Incroyable. »

La porte de la maison s'ouvre et sa femme entre.

« Dino... Maman est là ! », dit-il heureusement.

Elle entre la cuisine et prend Dino dans ses bras et embrase Deepak.

« Haha... tes yeux sont rouges. Tu n'as pas dormi ? »

« C'est bizarre, je n'avais envie de dormir, pas du tout. En plus, je ne suis pas fatigué. »

Sa femme caresse sa joue.

« Tu comprendras quand tu passeras plus de temps avec Dino. Ce n'est pas fatiguant mais gai... allez... va maintenant, tu vas être en retard. »

Deepak l'embrasse et sort.

Dans le métro...

« Prochain arrêt : Vidhan Sabha Metro Station, La porte s'ouvrira sur la droite. »

Quelques personnes parlent encore du « Padmaavat ». Il y a un groupe d'étudiants qui révisent pour un test et il y a des gens comme Deepak, très bien habillé, peut-être pour la même raison ou pour leur travail. Au milieu de tout cela, on voit Deepak sur un siège normal avec son sac dans sa main, le pantalon bien repassé, la cravate marron bien faite, les cheveux bien mis et un grand sourire comme jamais auparavant.

« Prochain arrêt : Delhi Market, La porte s'ouvrira sur la droite. »

Une femme avec un bébé et une fille entrent. Il n'y a pas de place. À ce moment, Deepak se met debout et offre son siège à la femme.

« Asseyez-vous. Le bébé va se réveiller. » Deepak dit avec respect.

« Merci beaucoup, monsieur. »

Deepak se tient debout près de la porte. Sur le mur du métro, il y a une annonce.

« Nous cherchons des Baby-sitters, 3 jours par semaine et rémunérés à l'heure... »

Deepak lit tout. Instinctivement, il prend son portable et ouvre l'appareil-photo.

Il soupire.

Il éteint son portable et regarde de l'autre côté.

« Prochain arrêt : Airport Road Metro Station, La porte s'ouvrira sur la droite. »

C'est l'arrêt de Deepak. Le porte s'ouvre. Soudain, Deepak prend son portable et prend une photo de l'annonce et sort avec un sourire.

La porte se referme.